

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France { Un an 6 f »
Six mois 3 »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur { Un an 8 f »
Six mois 4 »
Trois mois 2 »

La Charité des Aristos

LA GRANDE PURGE VERSAILLAISE RACONTÉE PAR LES BOURGEOIS



La Charité, c'est le Meurtre!

Mince de déluge! Hein, ce qu'elle tombe la braise dans l'escarcelle des aristos qui ont pour métier de faire la charité.

Encore un peu et ces jean-foutre vont gueuler aux donateurs : « N'en jetez plus, la cour est pleine! »

Depuis la grande rôtissoire du bazar, monsieur Mackau qui, comme son nom l'indique, est un mac de la haute, a palpé plus d'un million et demi.

Et, nom de dieu, c'est pas fini! On casque toujours...

Oh mais, les bons bougres ne vous montez pas le bobéchon : n'allez pas croire que ce gros magot a été illico utilisé pour calmer la faim des mistouffiers, pour frusquer les culs-nus, pour loger les réflexeurs de comète.

Que non pas! Ces trois demi-millions vont

aller aux couvents et à la propagande abrupte des cléricochons. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner à qui était réservé le pognon ratissé au bazar de la Charité. En voici la liste à peu près complète :

Noviciat dominicain,
Petites sœurs de l'Assomption,
Œuvre de St-Ambroise,
Œuvre de Ste-Clotilde,
Œuvre de St-Michel, pour la diffusion des bons livres — (cochons de bons livres!)
Jeunes filles aveugles de St-Paul,
Hôpital de Notre-Dame du perpétuel secours,
Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers,
Patronage des apprenties et jeunes ouvrières,

Et puis, des orphelinats, comme s'il en pleuvait : orphelinat des Saints-Anges, du Raincy... et de je ne sais plus où!

J'en passe, — mais ça n'y fait pas, nom de dieu : toutes ces garces d'œuvres charitables sont du même tonneau.

C'est de l'exploitation hypocrite et rien autre!

Pour ce qui est des orphelinats et des patronages, y a pas d'erreur : c'est l'exploitation de l'enfance, tout ce qu'il y a de plus carabinée. Dans ces barnes, les salopes de nonnes font trimer les fillettes qu'elles ont sous leur coupe, pire que des galériennes. C'est dans ces boîtes que se confectionnent

quasi toutes les chemises de femme, et aussi la lingerie, qui se débitent au Bon Marché.

Les œuvres de la *bonne presse*, — autrement dit, les publications de la *Croix*, — inutile d'en parler : ça n'a qu'un but, maintenir le populo dans la crasse ignorance.

Restent donc les couvents proprement dits ; ils ont pour devise : « Charité bien ordonnée commence par soi-même! » Là, les nonnes s'engraissent et se la coulent douce et, s'il arrive à ces chamelles de casquer quelques secours, c'est en connaissance de cause qu'elles opèrent : ce n'est foutre pas pour rendre service à un malheureux, c'est uniquement pour faire de la réclame religieuse.

—o—

Quant aux pauvres déchards qui sont réellement dans la mouise, le pognon ratissé au bazar de la Charité n'était pas pour leurs fioles ;

De même, le saint-frusquin que récolte le Mackau leur passera sous le blair!

Les mistouffiers continueront à bouffer des briques à la sauce aux cailloux et, quand ils auront une indigestion de purée, ayant soupé de l'existence, il ne leur restera plus qu'à faire risette à la Camarde.

Et c'est ce qu'ils font, nom de dieu!

A Paris, malgré la grillade aristocratique y a pas eu baisse de suicides. Pourtant, ça aurait dû se produire puisque les richards

donnent pour les pauvres, plus qu'ils n'ont jamais donné.

Et donc, si malgré que le *Figaro* ait rempli ses pissotières des charitables souscriptions d'une trifouillée de jean-foutre de la haute, on crève de faim comme si rien n'était, il faut en conclure que la prétendue charité des richards n'est qu'un infect mensonge, un attrape-nigaud, une honteuse hypocrisie.

Parfaitement, nom de dieu !

Et, pour que nul n'en doute, — les faits ayant rudement plus de valeur que toutes les théories, voici la kyrielle de suicides et de cas de misère noire que j'ai pigés depuis moins de huit jours dans les quotidiens.

La litanie n'est foutre pas complète, il y a tant de purotins qui c'aquent ignorés ! N'importe, telle quelle, elle est bougrement significative :

Primo, à Boulogne, rue Parmentier, un ancien cantonnier de la ville, Célestin Paris, âgé de 70 ans, s'est asphyxié dans sa carrée ;

Deuxième, un autre vieux de 67 ans, incapable de turbiner, Alphonse de Nobel, s'est pendu, 50, rue de Charenton, pour ne pas être à charge à sa femme qui, malgré ses 73 ans, travaille comme blanchisseuse ;

Troisième, au cimetière du Père-Lachaise, pendue à la croix d'une tombe, on a trouvé la mère Gaast, âgée de 68 ans et perchante citée d'Angoulême, la pauvre vieille était sans rien ;

Quatrième, l'autre matin, vers six heures, des sergots dégottaient dans un hangar abandonné, rue Caulaincourt, une femme et un gosse qui se mouraient de faim : du bouillon leur fut donné et, quand les deux malheureux furent un brin requinqués, la mère raconta qu'elle et son gosse n'avaient pas bouffé depuis deux jours : fichus à la porte par son homme, un alcoolique, la mère avait cherché du turbin sans succès et, désespérée, avait résolu de se laisser crever de faim ;

Cinquième, dans l'après-midi du même jour, rue Custine, un terrassier, Pierre Roux, âgé de 67 ans, s'affalait d'inanition sur le trottoir : il est mort dans une pharmacie voisine ;

Sixième, boulevard de Belleville, une pauvre femme de 50 ans a été trouvée évanouie : transportée dans une pharmacie, elle est revenue à elle, juste le temps nécessaire pour dire qu'elle n'avait pas bouffé depuis deux jours, — après quoi, elle a passé !

—o—

Eh bien, madame la belle inconnue, qui, l'autre matin, avez foutu un million pour les œuvres de la Rôtissoire aristocratique, que pensez-vous de ça ?

Est-ce assez du chiquet, votre charité !

Quel affreux mensonge.

On ne saura jamais trop le répéter, nom de dieu !

La charité, c'est la plus abominable des hypocrisies, — c'est de l'infection pure !

J'ai lu, à Londres, dans une pissotière, à côté d'un tas de couillonnades, cette maxime bougrement profonde : LA CHARITÉ, C'EST LE MEURTRE !

Ohé, la belle inconnue au million, vous êtes la preuve vivante de la véracité de cette maxime.

Oui, la charité, c'est le meurtre !

On pouvait en douter avant que vous n'ayez aboulé un million à des œuvres charitables.

Maintenant que, grâce à votre largesse, il est démontré qu'on crève de faim à Paris, tout comme si vous n'aviez pas été charitable, y a, foutre, pas d'illusion à se faire.

La charité, c'est le meurtre !

« Et alors ?... » allez-vous interroger.

— Et alors ? C'est bien simple : y a qu'à désapprendre le *pater* et ne pas attendre que Dieu ou les riches nous donnent notre pain quotidien !

LA TRADITION

Attendu que les accusés n'ont agi que d'après la tradition du Bataillon...

(Affaire Chédel, juillet 1895).

Eh oui ! les accusés n'avaient agi que suivant la tradition. Le lieutenant Rochette, le sergent Michel, le caporal Galli, tous trois du Bataillon d'Afrique, avaient assassiné traditionnellement.

Traduits, l'on s'en souvient, devant le conseil de guerre de Tunis, les accusés en étaient sortis la mine haute, le torse cambré, en une attitude conquérante et fière d'hommes ayant fait leur devoir, — rien que leur devoir.

Ils avaient respecté la tradition, obéi à la consigne, exécuté les ordres du chef sans les discuter, les yeux fermés, comme il convient aux soldats.

Aussi le conseil les avait acquittés.

Mais, en France, quelle tempête d'indignation, quelle foule rasquée de huées à l'adresse des assassins !

Toutes les feuilles, quelles qu'elles soient, avaient tartiné.

C'était par trop à la fin. Il fallait que cela cessât. On en avait assez de toutes ces cruautés : si les victimes n'étaient plus considérées comme des soldats, du moins on les devait traiter encore comme des hommes et non comme des bêtes malfaisantes.

Des canards modérés réclamèrent une « minutieuse enquête » ; d'autres, plus sentimentaux, parlèrent de l'Alsace et la Lorraine, en laissant tomber un pleur d'apitoiement sur ces « fortes têtes » qui rendirent de si grands services au Tonkin ou ailleurs ; d'autres encore hurlaient et demandaient si on oserait condamner un parent ou ami du victimé, qui casserait la margoulette à l'assassin ?

Nous, nous annonçâmes simplement le verdict du jugement trois semaines avant qu'il fut prononcé par le conseil de guerre.

—o—

Si, par la pensée, je me suis transporté deux années en arrière, c'est que, malgré les ruisseaux d'encre qui coulèrent à torrents, malgré que l'on ait pu croire un instant que l'orgie des tortures africaines allait s'apaiser, malgré les soi-disant améliorations apportées dans le sort des disciplinaires ou des détenus aux pénitenciers : défense de frapper, de bâillonner, suppression de silos, d'entraves aux quatre membres, les choses sont restées les mêmes.

On assassine toujours !

Parfaitement !

Et de l'assassinat avec préméditation, sans jamais qu'un semblant de consolation soit donné aux victimes qui survivent aux tortures appliquées féroce.

Et nous sommes à la veille du XX^e siècle, et nous nous ébattons en pleine civilisation !

—o—

Le mercredi 5 mai, à 6 heures du soir, à Bli-dah, le public qui d'habitude va assister au départ de prisonniers militaires, à la porte du quartier des tirailleurs, a vu deux malheureux revêtus de la livrée des pénitenciers, dont l'un était AMPUTÉ DES DEUX JAMBES, et l'autre, en aussi piètre état, ayant une JAMBE DE MOINS et un pied tout estropié.

On a hissé ces pauvres bougres sur une voiture pour les conduire au train d'Alger où ils se rendaient pour passer au conseil de réforme.

—o—

— Victimes d'un accident, puisqu'amputés des deux jambes?... Chute d'un rocher sans doute?... Ou plutôt coup de mine dans leurs travaux ?

— Non!... Punition seulement.

Ils n'ont pas été blessés au feu de l'ennemi, ni blessés dans un service commandé, ni hors du service.

Ils n'ont droit, étant incapables maintenant de travailler, à aucune pension, si maigre soit-elle.

Ils ne sont pas mutilés pour la patrie, ceux-là : on les a estropiés pour le triomphe de la Discipline et pour la gloire de la Tradition !

Et c'est heureux encore qu'on ne les ait pas déferés devant un tribunal composé de galonnards.

—o—

Voici leur histoire :

Détenus d'un pénitencier militaire dans le Sud, ils étaient en détachement sous la surveillance d'un sergent-major lorsqu'un jour de

l'hiver dernier, pour une peccadille, ils furent mis en punition, sous une tente, les fers aux pieds, avec un de leurs compagnons de misère.

Le froid était très rigoureux et la neige tombait sans discontinuer.

Sans pitié pour leurs plaintes, sourd à leurs gémissements, insensible aux pleurs qui ruisselaient sur leurs faces de martyrs, l'ignoble brute galonnée les maintint de longues heures dans cette position.

Enfin, un sentiment se fit jour en son épaisse cervelle.

D'humanité ? point.

Le seul sentiment qu'il encourait quelques risques — oh ! très minimes — lui fit adoucir le sort des malheureux qui poussaient d'insupportables cris de douleur.

Mais... trop tard : les trois infortunés avaient les jambes gelées !

Transportées à l'hôpital militaire, les trois victimes de ce handit subirent l'amputation qui réussit pour deux de ces suppliciés.

Quant au troisième, il expira, à la suite de l'opération, dans d'indéfinissables souffrances !

—o—

Mais, vont faire ceux qui coupent encore dans le bric-à-brac de Thémis, celui qui commit cet épouvantable forfait a été châtié rigoureusement, car le code de justice militaire ne plaisante pas ?

Ouais!... des nèfles !

Cet abominable gremlin n'a été puni que de trente jours de prison, soit dix jours par supplicié, dont un trépassé !

Il n'est d'abord pas le premier qui commit tel exploit. Il y eut au Kei, en Tunisie, et j'ai vu cela, moi, à la 3^e section de discipline, en 1893, deux hommes qu'un chaouch fit mourir de faim, après les avoir longuement torturés.

Il n'eut, lui, le sous-off, que quinze jours de prison. Il s'appelait Comptour, et celui dont il s'agit aujourd'hui se nomme Giudicelli.

—o—

Donc, le sergent-major Giudicelli a eu nombre de prédécesseurs.

Restant fidèle à la « tradition », il perpétue les crimes de ses devanciers.

C'est un brave.

Je ne m'insurge pas contre sa façon d'agir : il paraît qu'elle est indispensable au maintien de la discipline et qu'elle prépare les cœurs pour le jour où les Français planteront leurs tentes en Poméranie.

Soit ! Il n'y a qu'à s'incliner. Mais la tradition, l'horrible tradition, va-t-elle durer jusqu'à la fin des fins ?

Va-t-on continuer à torturer, à ténasser cette pauvre chair à souffrances jetée en pâture aux fauves en uniforme, dans les géhennes africaines, sans qu'aucun poing ne se crispe, sans qu'aucune voix ne clame : « A l'assassin ! » sans qu'aucune main justicière et non justiciarde, ne s'abatte au collet du criminel pour l'arrêter dans sa fièvre de meurtre ?

C'est à la croire, tonnerre de dieu ! car les atrocités montent sans cesse ; elles envahissent tout. Partout où nous traînons notre syphilitique civilisation, où nous trébuchons la loque tricolore qui symbolise « notre patrie ».

Partout où la forte botte du Militarisme se pose, il n'y a que douleurs et désespoirs.

Des frontières du Tripoli jusqu'au Maroc, la terre sue le sang des suppliciés, du Sahara jusqu'à Calais, sans même passer par Gibraltar, c'est encore le même blot.

—o—

Ainsi, encore en Algérie, à Seb-dou, Joseph Spiteri de la 16^e compagnie du 2^e zouaves a été tué par l'incurie et la cruauté de ses supérieurs.

Entré à l'hôpital militaire pour s'y faire guérir une infirmité dont il était atteint, l'imbécile major auquel le pauvre avait confié sa santé àonna durant vingt-cinq jours sur la nature de la maladie.

Voyant sa science prise en défaut, l'idiot médocastre n'hésita pas à mentionner sur le cahier de visite : *Cet homme a simulé une maladie.*

Turellement on infligea huit jours de prison à Spiteri, en attendant, sans aucun doute, le supplément que, généreusement, le chef de corps inflige en pareil cas.

Quel drame a farandolé dans la caboche de Spiteri, le premier jour de son incarcération ?

Est-ce la crainte d'aller à Biribi comme simulateur ? Est-ce le désespoir de n'être pas guéri ou le dégoût de pareils traitements ?

Qui le sait ?

Toujours est-il que, deux heures après sa mise en cellule, on décrochait le pauvre bougre pendu à l'aide de sa ceinture.

Les bourreaux galonnés et diplômés qui ont

causé la mort de ce malade peuvent se tranquilliser: personne ne les inquiétera, — ils sont restés dans la tradition!

—o—

Et pas qu'en Algérie, ici, à quelques lieues de Paris, à Beauvais, au 51^e lignard, un troubadour, Buchon, meurt le 10 mai quelques heures après son entrée à l'hôpital.

S'étant présente plusieurs fois à la visite du major, Buchon n'avait pas été reconnu.

La veille de sa mort, Buchon, étendu sur son lit, dans la chambre, délirait.

Ses cris agaçaient les galonnards qui venaient après de ce moribond lui conseiller de se taire sous la menace de le fourrer en prison!

—o—

Et toutes les injustices qui se commettent au nom des Réglements; toutes les larmes versées rageusement dans la nuit et le silence des cellules; tous les malheureux qui expirent ou dans les hôpitaux ou dans les enfers africains; tout ce Désespoir qui hurle vainement, comme les chiens à la lune, à l'ombre du Drapeau..., et, telle une chiffe inerte, Populo reste insensible — parce que c'est de tradition!

Pour couronner cette tradition, ici les gendarmes; là-bas, par delà la Méditerranée, les goums, dans la brousse ou aux confins du désert, faisant la chasse aux déserteurs, ramenant sinon l'homme, du moins la tête.

D'aucuns en sont à leur vingtième et attendent un bout de décoration à l'anniversaire de la prise de la Bastille!

LA GRANDE PURGE

Y a vingt-six ans que les Versaillais ensanglantèrent Paris.

Déjà vingt-six ans, nom de dieu.

Un quart de siècle et le pouce!

Et la pluie a lavé les pavés rouges,

Et la patte des hommes a fait disparaître dans la ville les traces du crime,

Et, dans le cœur des bons bougres, les événements ont semé l'oubli!

Si bien que là, où il y a vingt-six ans, les cadavres s'exhaussaient en pyramides,

Là, où s'amenaient aux bouches d'égouts des ruisseaux sanguinolents,

Le populo passe, jemenfoutiste, sans songer aux tueries dont les aînés ont été victimes.

L'oubli, c'est très chouette!

J'en pince, foutre!

Mais, encore faut-il que l'oubli ait sa raison d'être.

Si, du sang versé en 1871, avaient germé bien-être et liberté; si les bons bougres étaient à la hauteur, avaient le ventre plein et les coudées franches, on excuserait qu'ils perdent le souvenir des crimes des anciens maîtres.

Hélas, ce n'est pas le cas!

Les tueurs de Versailles tiennent toujours le haut du pavé,

Et le populo plié l'échine sous leur trique.

L'heure n'est donc pas venue d'oublier les atrocités de ces monstres.

Au contraire, mille tonnerres, plus que jamais on doit se souvenir!

Et c'est justement pour rafraîchir la mémoire des vieux frangins qui, dans la brume du passé en viennent insensiblement à ne plus percevoir que les grandes lignes, très floues, des horreurs dont ils furent témoins ou victimes;

C'est aussi pour que les jeunes fistons sachent de quoi il retourne, ne se laissent pas empaumer par les mines jésuitiquement doucereuses des gredins de la haute, que je veux remuer les cendres et les ossements de 1871.

Il faut que les vieux se souviennent!

Il faut que les jeunes apprennent!

—o—

Seulement, afin que nul ne puisse gueuler à l'exagération, au lieu de piger des tuyaux chez les amis de la Commune, c'est aux ennemis, — rien qu'aux ennemis, — que je vais emprunter le récit de leurs épouvantables massacres.

Je cède le crachoir aux Versaillais, à leurs journaux et à leurs écrivains, me bornant à fiche un brin d'ordre dans leurs ordures sanglantes:

Les Versaillais n'avaient pas attendu de

prendre Paris, pour donner libre cours à leur férocité: le 3 avril, les prisonniers faits près de Châtillon et de Fontenay-aux-Roses « ont été fusillés sur le champ. » (*Dépêche de l'état major prussien.*) Le 11 avril, c'est le général Wolf, qui s'empare à Neuilly d'un groupe de « maisons crénelées, et passe par les armes tous les commeneux qu'il y trouve. » (*Guerre des commeneux par un officier de Versailles.*)

Deux jours après le « brave » colonel Lochner, commandant le Mont-Valérien, « envoie des bombes et des obus, qui détruisent des quartiers au-delà de la ligne de défense, en tuant plus de 300 personnes inoffensives, dont la moitié se compose de femmes et d'enfants. » (*Progrès de Lyon*, lettre du 16 avril.)

D'après la *Liberté*, le 1^{er} mai à Clamart, « tous les soldats de l'armée régulière qui ont été trouvés parmi les insurgés ont été fusillés séance tenante. »

Un Versaillais raconte à la *Suisse radicale* le récit qu'un soldat du 48^e lui a fait, sur la prise du couvent des Oiseaux:

«...Ceux qui se trouvaient dans le corridor furent d'abord tués à coups de fusils, mais les autres se répandirent bientôt dans toutes les parties du couvent jusque dans les caves. Poursuivis de salle en salle, de couloir en couloir, les fédérés périrent percés par les sabres-baïonnettes ou assommés par les crosses des chassepots; quelques uns cachés sous les lits furent lardés dans leurs cachettes, ainsi que ceux qui furent trouvés blottis dans les caves... Plusieurs furent cernés dans le parc: désarmés, agenouillés et agitant des mouchoirs blancs en guise de drapeau parlementaire, ils furent tous impitoyablement massacrés. Plus de trois cents garde-nationaux furent ainsi embrochés à coups de baïonnettes en moins d'un quart-d'heure. »

Les journaux étrangers enregistrent effarés; le *Times*, dont le bourgeoisisme n'est pas bégueule, déclare le 5 mai « qu'on ne peut lire les lettres de Versailles décrivant les bougeries accomplies de sang-froid à Clamart et au Moulin-Saquet sans frissonner d'horreur. » Huit jours avant, le 21 avril, le correspondant de l'*Indépendance belge* écrit qu'à Versailles il n'entend que gens parlant de fusiller par ci, de déporter par là; de tel ou tel corps d'armée qui ne font pas de prisonniers; je ne les nommerai pas, dit-il, pas plus que je ne voudrais nommer des officiers qui se vantaient hier d'avoir fait jeter dans la Seine des insurgés blessés. »

—o—

Et ce ne sont là que les préliminaires de la SEMAINE SANGLANTE proprement dite!

C'est le dimanche 21 mai, dans l'après-midi, que les Versaillais furent prévenus par le traître Ducatel de l'abandon momentané où se trouvait la Porte de Saint-Cloud.

A la même heure, tous les gros matadors de la Commune écoutaient de la musique au jardin des Tuileries!

Le lundi, 22 mai, à une heure du soir, les Versaillais tenaient déjà le quart de la ville: tout le XV^e et le XVI^e, et les trois quarts des VII^e, VIII^e et XVII^e.

« Pendant le combat (qui a duré huit jours), le capitaine Garcin, dit que tous ceux qui étaient pris les armes à la main étaient fusillés, il n'y avait pas de grâce! »

« Lundi 22 mai, raconte la *Petite Presse*, l'École militaire a été prise par l'armée, et transformée en prison, ainsi que le parc Monceau (pris le même jour.) »

« C'est là qu'ont lieu les exécutions. Quelques-uns des condamnés montrent autant d'insouciance que d'énergie. Forcés de franchir les cadavres de ceux qui ont été fusillés avant eux, ils les enjambent en faisant une pirouette et commandent eux-mêmes le feu. »

« A l'École militaire on amène continuellement des prisonniers et leur procès est déjà terminé, ce n'est que détonations (*Bien public.*) »

Le lendemain, mardi 23, les troupes entrent à Montmartre, « on a décimé la population, sous prétexte de punir les assassins de Clément Thomas. Quarante-trois hommes, des enfants, ont été massacrés. (Interrogatoire d'Herpin Lacroix, 6^e conseil de guerre de Versailles.) »

Le Moulin de la Galette est pris; deux heures après « deux coups de feu tirés sur les soldats amènent chez un armurier de la rue de Norvins, la découverte de sept fédérés qui sont immédiatement fusillés (*Moniteur universel.*) »

« Cent femmes ont résisté à elles seules au premier assaut des troupes: plusieurs ont été tuées ou fusillées sur place (*Voleur.*) »

Les insurgés s'étaient retranchés à la Madeleine: « Irrités de ce que les misérables qui

luttaient contre eux étaient la cause de la mort d'un certain nombre d'entre eux, les soldats ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent tués, la plupart à coups de baïonnettes. Aucun n'en sortit vivant. Il y a, nous assure-t-on, plusieurs centaines de morts (*Soir*, 21 mai). »

L'abbé Vidien fixe le chiffre à trois cents.

Le mercredi 21, les soldats occupent la place de la Bourse; « gare aux commeneux du quartier qui s'aventurent en costume civil: ils sont reconnus, dénoncés, entourés, enlevés haut la main... Fusillez les prisonniers! Pas de quartier! A mort les pétroleurs!! orientez les groupes affolés... Alors s'organise la chasse aux suspects; hommes et femmes, on arrête et on fusille sur place (*Jeziersky.*) »

C'est là que ce jour-là « eurent lieu le plus grand nombre d'exécutions. On attachait aux grilles ceux qui voulaient résister (*Français.*) »

Aux mêmes heures, raconte la *Patrie*, « on arrêtait dans les environs de la place Vendôme, quarante-cinq femmes », et elle ajoute: « les casernes reçoivent tous les jours des troupeaux de leurs pareilles, qui n'y séjournent pas longtemps. Leurs assassinats, leurs emprisonnements, n'ont pas disposé la troupe à beaucoup d'indulgence pour elles. »

Sur la rive gauche, les « soldats débouchant par toutes les rues eurent bientôt acculé les commeneux au nombre de sept à huit cents entre le Panthéon, la Bibliothèque Sainte-Geneviève et l'église Saint-Etienne-du-Mont. Pas un seul insurgé n'a échappé au massacre (*Gaulois.*) »

Vers une heure, un capitaine, nommé X..., à la tête d'une compagnie du 70^e, débouche de la rue du Vieux-Colombier, et pénètre dans le séminaire Saint-Sulpice où est installée une ambulance; le chirurgien Faneau est tué dans le vestibule, puis 60 blessés sont massacrés dans leurs lits. Ce carnage aurait continué sans l'arrivée d'un capitaine de chasseurs qui y met un terme.

« J'ai vu », écrit à un journal belge, un gros négociant, « j'ai vu en tremblant d'indignation et de colère, fusiller des femmes, des enfants, des vieillards; j'ai vu entrer dans des maisons, passer au fil de l'épée, indistinctement, tous les habitants, jeter les cadavres par les croisées; j'ai vu, de mes yeux vu, dans le quartier Rivoli, des soldats versaillais attiser eux-mêmes le feu, donnant à leur crime un semblant de justification en accusant les fédérés. »

Le jeudi 23, le correspondant du *Journal de Genève* va place de la Concorde. « Au fond d'un fossé dit-il, creusé devant une barricade, on jette pêle-mêle treize gardes nationaux qui viennent d'être fusillés parce qu'ils ont été pris les armes à la main. Des convois de personnes arrêtées n'ont pas cessé de faire leur entrée sur la place. Les femmes sont encore plus nombreuses que les hommes. J'en ai vu amener cinq cents à la place Vendôme. Quelques-unes étaient fusillées sur le champ. »

« On ne se possède plus, on voit trouble. Les arrestations arbitraires se multiplient d'heure en heure. Pour un oui, pour un non, arrêté, fusillé! — Nos soldats ne font plus de quartier. Ils massacrent sans pitié ceux qui leur tombent entre les mains (*Sicile.*) »

« La fureur des représailles est à son comble. »

« Les gardes nationaux qui s'étaient réfugiés dans les maisons lorsque leurs camarades ont dû battre en retraite, sont tirés de leurs cachettes et fusillés à vue dans les rues (*Daily Telegraph.*) »

« Il y a des rues où des cadavres d'insurgés sont amorcés. Il y en a dans presque toutes les maisons, où un grand nombre de blessés se sont réfugiés et sont morts isolément, privés des premiers secours (*Liberté.*) »

« Au n^o 27 de la rue Oudinot, gisaient le 26 mai, les cadavres de cinquante-deux personnes exécutées sommairement. — Beaucoup de femmes et d'enfants en bas âge ont été passés par les armes au Luxembourg, pour avoir tiré sur la troupe... Treize femmes viennent d'être fusillées, place Vendôme, après avoir été violées publiquement (*Times*, télégr. du 26). »

Ailleurs, le *Times* écrit: « Les Français sont en train d'écrire la plus triste page de leur histoire et celle du monde... Le marquis de Galliffet escorte une colonne de prisonniers. Arrivé à l'Arc-de-Triomphe, il en fait sortir 82 des rangs et les fait fusiller. Puis vient un convoi de 20 pompiers également fusillés. Puis 12 femmes, dont une de 70 ans. »

De temps à autre, pour éclaircir les rangs, Galliffet faisait arrêter les colonnes qu'il escortait. Un journal de Versailles raconte les faits suivants qui se sont passés le dimanche 28 mai:

« Sur plus de deux mille fédérés qu'on con-

duisait à Versailles, cent onze d'entre eux ont été fusillés dans les fossés de Passy. — Que ceux qui ont des cheveux blancs sortent des rangs ! dit le général Galliffet qui présidait à l'exécution — et le nombre des fédérés à tête blanche monta à cent onze. » D'après ce journal, c'est parce qu'ils étaient contemporains de juin 48, que le général avait jugé bon de les fusiller.

La lutte tire à sa fin — l'horrible va croissant !

Le 28, « le général Lamirault s'empare des Buttes Chaumont et des hauteurs de Belleville. Les troupes exaspérées ne font pas de prisonniers. Massacre épouvantable ! Dix mille insurgés tués aux Buttes-Chaumont et au Père-Lachaise. — Les victimes du carnage qui a eu lieu à Belleville et aux Buttes-Chaumont, après l'assaut de ces positions ont été déposées au cimetière de Charenton, on n'ose citer le chiffre de peur d'être accusé d'exagération. La plupart des cadavres portent des traces de blessures horribles, beaucoup sont mutilés (Siècle). »

— 0 —

Un rapide coup d'œil sur les cours martiales, toujours en ne puisant les faits que chez les amis ou complices des massacreurs :

« Le nombre des insurgés tués (Agence télégraphique Reuter) ne sera probablement jamais connu. Dans les casernes près de l'Hôtel-de-Ville, toute l'après-midi (26), on a fusillé des défenseurs de la Commune. Après chaque décharge de chassepots, les voitures d'ambulance fermées approchaient et on y jetait des cadavres. »

C'est au Châtelet que siégea une des cours martiales qui abattit le plus de besogne. « Depuis le matin (dimanche 28 Mai. — *Journal des Débats*) un cordon se forme devant le théâtre où siège en permanence une cour martiale. De temps à autre on voit sortir une bande de quinze à vingt individus composée de gardes-nationaux, de civils, de femmes, d'enfants de quinze à seize ans, pris les armes à la main ou dont la participation active à l'insurrection est établie par des témoignages non équivoques. »

« Ces individus sont des condamnés à mort. Ils marchent deux par deux escortés par un peloton de chasseurs à pied. Une escouade ouvre et ferme la marche. Ce cortège suit le quai et pénètre dans la caserne Lobau. Une minute après l'on entend retentir du dedans des feux de peloton et de mousqueterie ; c'est la sentence de la cour martiale qui vient de recevoir son exécution. »

« Le détachement de chasseurs à pied revient au Châtelet chercher d'autres condamnés... »

Le correspondant de l'*Etoile belge* a vu de près une fournée de ces prisonniers. « Je les ai comptés, ils étaient au nombre de 28. Les portes s'ouvrent toutes grandes pour les laisser entrer et se referment aussitôt. Une minute n'était pas écoulée et je n'avais pas fait quatre pas qu'un feu de peloton terrible retentit à mes oreilles. On fusillait les 28 insurgés. Je ressentis une commotion qui me donna le vertige. Mais ce qui augmenta mon horreur, ce fut après le feu de peloton le retentissement successif des coups isolés qui devaient achever les victimes. »

On fusillait un peu partout, le conseil de guerre s'était installé sur la scène du théâtre, citons Catulle Mendès : « on amène les fédérés vingt par vingt ; on les condamne ; conduits sur la place les mains liées derrière le dos, on leur dit : *Tournez-vous*. A cent pas il y a une mitrailleuse ; ils tombent vingt par vingt. Méthode expéditive... Dans une cour, rue Saint-Denis, il y a une écurie remplie de cadavres. J'ai vu cela de mes propres yeux. »

Un reporter du *Gaulois* a été enfermé par méprise à la caserne Napoléon. Voici ce qu'il a vu : « on amenait les insurgés par fournées de quarante. Dans la cour, il y avait 20 chasseurs de Vincennes. On jetait les 40 insurgés dans la cour. Les vingt chasseurs étaient chargés de les fusiller. Si chaque coup portait, il y avait à chaque fournée 20 malheureux obligés d'attendre la seconde décharge. Tous les coups ne portaient pas, tous les coups ne tuaient pas. »

« Dans le jardin du Luxembourg, dans le parc Monceau, à la Tour-Saint-Jacques, on avait creusé d'immenses fossés où l'on avait mis de la chaux-vive ; les insurgés hommes et femmes, furent conduits-là ; un feu de peloton part, un nuage de fumée s'élève... la fosse et la chaux s'entreouvrent et se referment sur leur proie. (*Indépendance belge*). »

« Les détails font frissonner, on fusille toute la journée et l'on n'attend pas que les victimes

soient mortes pour les jeter dans la fosse commune et les recouvrir de chaux vive (*Helvétie*).

— 0 —

Un soldat du corps de Clinchant raconte au correspondant de l'*Etoile Belge* comment sa compagnie a amené sur les remparts 84 insurgés pris les armes à la main : « Ils se sont tous mis en ligne, comme s'ils allaient à l'exercice. Pas un ne bronchait. L'un d'eux nous dit tranquillement : Tâchez de me tirer à la poitrine, ménagez ma tête. — Nous avons tiré, mais le malheureux a eu la moitié de la tête emportée... »

C'est au Luxembourg que le 28 au matin fut fusillé le docteur Tony Moilin. « La cour martiale qui la veille l'avait condamné à mort voulut bien lui dire que le fait de s'être emparé de la mairie de son arrondissement dans la soirée du 18 mars, le seul qu'on pût lui reprocher, avait en lui-même peu de gravité et ne méritait point la mort ; mais qu'il était un des chefs du parti socialiste, dangereux par ses talents, son caractère et son influence sur les masses, un de ces hommes enfin dont un gouvernement prudent et sage doit se débarrasser, lorsqu'il en trouve l'occasion légitime. »

Ecoutez un des plus hideux lècheurs de sang de l'époque, Maxime du Camp : « Il y eut quelques exécutions en masses qui furent très considérables ; j'en puis citer deux avec certitude, et donner des chiffres exacts : le dimanche 28, dans la matinée, 148 insurgés furent extraits de Mazas où on les avait enfermés ; on les conduisit au cimetière du Père-Lachaise, non loin de la fosse commune qui avait reçu les corps de Mgr Darboy et autres : on les divisa par escouades de dix, et on les fusilla. Ils se prirent par la main et crièrent : vive la Commune ! Avant de mourir trois d'entre eux se sauvèrent et cherchèrent à se cacher dans un terrain raviné qui s'ouvrait non loin de là ; ils furent repris et tués. »

« Le même jour et presque à la même heure, le chemin de ronde de la Petite-Roquette vit tomber 227 insurgés ; la plupart de ceux-là, me dit un témoin oculaire, furent pleurnichards et demandèrent grâce. »

— 0 —

Quel jour cessèrent les massacres réguliers ? Le 31 Mai, « les cours martiales sont encore très actives et l'on affirme que 1500 personnes en moyenne sont exécutées journellement (*Suis Times*). »

D'après le *Moniteur universel* « les exécutions sommaires ont cessé le 2 juin, sauf en ce qui concerne les membres de la Commune, les incendiaires et les soldats dans les rangs des insurgés. »

Dans les premiers jours de juin, un journal publia la note ci-dessous : « Le bois de Boulogne est entièrement interdit à la circulation. Il est défendu d'y entrer à moins d'être accompagné d'un peloton de soldats — et encore bien plus d'en sortir. »

« C'est au bois de Boulogne que seront exécutés à l'avenir, les gens condamnés à la peine de mort par la cour martiale. Toutes les fois que le nombre des condamnés dépassera dix hommes, on remplacera par une mitrailleuse le peloton d'exécution. »

Une huitaine après seulement, le 16 juin, le *Journal officiel* déclarait que tout journal qui reproduirait cette note serait poursuivi — mais n'osait la démentir !

Le 24 juin l'*Helvétie* insère « que les fusillades en masse ne paraissent pas avoir cessé ; le 20 courant on a encore fusillé 148 insurgés au Père-Lachaise. » Le 27, elle ajoute que « de nouvelles fusillades ont été exécutées. » Un mois après l'entrée des Versaillais dans Paris !

— 0 —

Je m'arrête, nom de dieu !

Non pas faute d'horreurs à narrer, — simplement faute de place !

J'en ai cité que les gros morceaux, négligeant les assassinats individuels, les vols, les vols, — et aussi les exécutions d'inconnus !

Des faux Vallès, on en fusilla pour le moins une douzaine, — presque autant de faux Ferré, de faux Varlin, et bien d'autres !

Touzé, acteur au Châtelet, jouait souvent des rôles militaires ; on dégote chez lui une culotte rouge : on le fusille !

Rue Saint-Honoré, des troupades fichent le grappin sur une jeune femme et un petit gosse de deux à trois ans ; ils se figurent que c'est Mme la Cécilia et son fils (qui n'étaient même pas à Paris !) et ils les fusillent tous deux !

Et je pourrais allonger la liste, — raconter des horreurs jusqu'à demain !

— 0 —

Quand, fatigués de tuer, les Versaillais s'arrêtèrent, la population de Paris se trouva rudement diminuée ! Ateliers et usines étaient vides !

Sous les pavés, dans les charniers, dormaient leur dernier sommeil environ 35,000 victimes ;

Dans les pontons et à la Nouvelle-Calédonie une vingtaine de mille de malheureux y moisissaient ;

Et, en exil, il en partit au minimum cinquante mille !

— 0 —

Aujourd'hui que l'oubli s'est fait, nous gueulons après les massacreurs d'Arméniens, et de tels monstres nous semblent n'être pas des hommes.

Erreur ! Journallement nous coudoyons des jean-foutre — de bonne éducation, de mise correcte — qui, si le populo se rebiffait demain et avait le malheur d'être à nouveau vaincu, se dévoileraient aussi hideusement sanguinaires que le Sultan Rouge, — ou que Thiers et Galliffet.

Le Crime de Montjuich

Dans la *Revue Blanche* du 15 mai, Tarrida del Marmol donne des tuyaux intéressants sur le crime de Montjuich.

Il sait de quoi il retourne ayant manqué d'être du procès. Fourré à la forteresse, il n'en sortit que grâce à l'intervention d'amis influents.

Et pourtant les opinions de Tarrida ne sont guère subversives : il est franc-maçon !

Mais, en Espagne, les réacs canoviens n'y regardent pas de si près : ils fichent francs-maçons et anarchos dans le même sac, — c'est-à-dire au bloc !

Tarrida fait d'abord remarquer avec quelle cynique crapulerie fut manigancé le procès : le fiscal demandait 28 condamnations à mort, — et il les aurait eues si des quatre coins de l'Europe ne s'étaient élevées de virulentes indignations contre les inquisiteurs.

Faute d'audace, les monstres réduisirent à huit le chiffre des condamnés à mort et, pour prouver le sérieux du procès, ils acquittèrent douze accusés.

Ce fourbi qui tendait à prouver que le procès s'appuyait sur des faits, démontre justement le contraire : ne sachant qui choisir dans le tas, les charges manquant contre tous, le conseil de guerre, sans prendre la peine de choisir, acquitta les douze inscrits en derniers sur la liste.

Or, sur ces douze s'en trouvaient deux, Jaime Torrens et Lorenzo Serra Balmes, pour qui le fiscal réclamait la mort.

Comment, après ça, douter que ce procès de Montjuich n'a été qu'une sinistre fumisterie où les accusés, rafés à l'aveuglette, ont été condamnés de même.

Tarrida explique ensuite que les prétendues conversions au crétinisme d'Ascheri et de Mas sont sans importance, — et ne prouvent rien, sinon l'ignominie des bourreaux.

« Quant à la prétendue conversion de Mas et d'Ascheri, dit Tarrida, c'est la plus ignoble des comédies. Le juge Marzo, à la suite de certaines exhortations convaincantes dont ces malheureux ne connaissaient que trop la portée, envoya auprès d'eux le père Martorell, un émule du P. Goberna — ce convertisseur dont Santiago Salvador se moqua il y a trois ans d'une façon éclatante, — dans le but d'obtenir des rétractations formelles. »

La chose fut tout aussi aisée que lorsqu'il s'était agi d'obtenir des aveux de culpabilité. Il y a certains arguments auxquels un homme résiste difficilement, surtout lorsqu'il sait déjà à quoi s'en tenir. Ces documents paraissent une copie de la célèbre rétractation de Galilée : ils sont empreints d'un mysticisme exalté, c'est un cantique en l'honneur de *Notre Sainte Mère l'Eglise* une déclaration de foi aveugle de tous les dogmes et mystères de la religion

catholique apostolique et romaine, un cri de repentir des offenses faites à Dieu. Le style en est parfait et l'écrivain le plus scrupuleux pourrait sans crainte apposer sa signature au bas de ces étranges documents. N'empêche qu'Aschéri, qui savait à peine l'espagnol (1), et Mas, qui ne parlait que le catalan, déclarent qu'ils ont spontanément et de leur libre volonté, rédigé eux-mêmes, écrit et signé ces rétractations. Il faut croire que le Ciel, en leur inspirant des sentiments catholiques, leur avait en même temps inculqué des notions complètes d'orthographe, de style et de syntaxe castillane. Du reste, l'attitude des condamnés aux derniers moments et les cris poussés par eux avant de recevoir le coup mortel, prouvent combien leur conversion était sincère, libre et spontanée.

Les cinq fusillés de Montjuich sont allés à la mort en souriant; c'était pour eux le moment de la délivrance. Il faut avoir été entre les griffes de ces bêtes fauves pour se rendre compte de ce fait. Que de fois, à l'époque où les tourments étaient à l'ordre du jour, n'avons-nous pas souhaité, dans nos cachots, de pouvoir nous délivrer, par le suicide ou par le meurtre réciproque, de ces bourreaux aussi pieux que sanguinaires!

Ceux qui sont morts ne sont pas plus à plaindre que ceux qui restent. Pour vingt d'entre eux les bagnes vont s'ouvrir. Soixante et un accusés qu'on voulait d'abord fusiller ou condamner aux travaux forcés à perpétuité, ont été enfin acquittés grâce à la campagne indignée qu'ont menée des hommes de cœur de tous les pays. Soixante et un honnêtes citoyens, oui, honnêtes, — je pourrais écrire l'histoire, très édifiante de la plupart d'entre eux — l'avocat Corominas, les professeurs Bartomeu et Roca, les écrivains Abaya, Gurri et Mme Claramunt, les imprimeurs Oller et Torrents, les commerçants Bisbal et Mateu, tous enfin, travailleurs infatigables, champions de la libre pensée, dont Barcelone entière peut raconter la vie sans trêche, tous vont être, si nous ne l'évitons, les victimes d'une nouvelle persécution. On les a acquittés, mais on les expulse sous prétexte que la Belgique et le Portugal — gouvernés par des cléricaux monarchistes — et que la France — gouvernée par des républicains cléricaux — ne veulent pas les recevoir, Canovas a décidé de les envoyer à Rio de Oro, c'est-à-dire à l'esclavage et à la mort.

C'est la déportation en plein Sahara, sous le Tropique, avec la seule perspective de la mort par la faim et la soif ou par la lance des Touareg. Sur le sol sablonneux de cette terre africaine, il n'y a pas un arbre, pas une plante, point d'eau. La Compagnie Transatlantique (lisez Association des Pères de familles) y envoie de temps en temps un vaisseau pour faire le service de la factorerie qu'elle y exploite. Le petit fort qui la protège et les quatre baraques qui la composent avec les soldats et les employés indispensables, telle est la colonie espagnole de Rio de Oro. Malgré son nom pompeux (rivière d'or) l'affaire n'a pas été bonne pour les entrepreneurs, faute de bras, les Européens ne pouvant supporter ce climat et la traite des nègres n'existant plus dans les colonies espagnoles. Mais voilà qu'après avoir ressuscité l'Inquisition, Canovas va rétablir la traite... des blancs. Soixante et une personnes, jeunes, vigoureuses, intelligentes, quelle aubaine pour les Pères de famille! Là, s'ils ne veulent pas mourir de faim, il faudra qu'ils travaillent beaucoup pour peu d'argent. Et encore ne leur donnera-t-on du travail que s'ils consentent à aller à la messe et à confesse. Il faudra mourir de faim et de soif, ou bien faire un travail meurtrier et réciter des *pater* par dessus le marché! Je vois d'ici le marquis de Comillas, grand fondateur d'églises en Espagne et dans ses colonies, en train de présider — par délégation — à la pose de la première pierre de la chapelle de Rio de Oro.

Eh bien! non. Il faut à tout prix éviter cette monstruosité nouvelle du tyran qui opprime l'Espagne. Son plan, c'est l'assassinat de soixante et un innocents auxquels on a déjà offert l'avant-goût de huit mois de prison et de tortures. Elisée Reclus, qui sait géographie autant qu'homme de France, affirme qu'il est impossible à un Européen — *a fortiori* à soixante et un — de vivre en cet épouvantable pays à moins de conditions spéciales, qui existent peut-être pour les employés de la factorerie, mais qui n'existeraient pas pour les déportés.

J'espère que l'indignation que soulèvera ce plan empêchera Canovas de le réaliser, d'autant plus que le gouvernement espagnol a été avisé par les cabinets de Washington et de Londres

qu'ils ne voyaient pas le moindre inconvénient à recevoir les expulsés. A Londres, c'est le parti conservateur qui gouverne. Mais on a bien raison de dire que le protestant le plus réactionnaire est plus libéral que le catholique le plus démocrate. Entre lord Salisbury et Mélineil n'y a pas à hésiter.

Si malgré cette offre généreuse qui honore ceux qui l'ont faite, Canovas persistait dans ses résolutions, j'espère qu'on trouverait, en faisant appel aux hommes de cœur, les moyens de fréter un bâtiment qui prit les malheureux expulsés aussitôt après leur débarquement et les conduisit en Angleterre, au Brésil ou aux Etats-Unis.

Ce que Canovas veut éviter surtout, c'est que ses victimes soient en contact avec le reste du monde, parce qu'elles sont des témoignages vivants de son infamie. J'espère que, cette fois encore, il en sera pour ses frais. »

Au moment où je donne le dernier coup de fion au caneton, j'apprends que la crapuleuse gouvernance espagnole, n'osant, devant la réponse des gouvernements anglais et américain, ordonner le déportement des *acquittés* à Rio de Oro, leur laisse le choix, entre ce rocher et l'Angleterre.

Turellement, tous ces malheureux vont opter pour l'Angleterre!

Le procès du Père Peinard

Le casier judiciaire du copain Favier ayant pris un train de marchandise — et non un express, — les juges de la correctionnelle ont encore remis leur verdict à huitaine.

Ce n'est donc que la semaine prochaine que je pourrais dire aux camaros à quel prix est taxé l'honneur — sauce bourgeoise — d'un guesdiste comme mossieu Poulet.

E. POUGET.

TUYAUX CORPORATIFS

Toujours l'hospitalité républicaine! — Tom Mann, un riche fieu anglais, un des plus actifs propagandistes de la *Fédération internationale des dockers*, s'amenait à Paris la semaine dernière, pour se fiche en relations avec les déchargeurs et autres bons bougres des ports, leur dire ce que font leurs copains anglais et les engager à prendre part au mouvement.

Mais, va te faire foutre! La gouvernaille qui a souvent laissé des socialos à la manœuvre comme Liebknecht et autres guesdistes, dis-courir en France, — parce que ce n'est que des simples politiciens, — n'a pas permis à Tom Mann, qui n'en pince que pour l'agitation économique, de séjourner sur le sol républicain.

Une conférence qu'il devait faire à la Bourse du Travail a été interdite et si les jean-foutre de la haute ne l'ont pas fichu au bloc, c'est parce qu'il est Anglais: Si crapule que soit notre gouvernance, elle n'a pas osé agir vis-à-vis de Tom Mann avec le même sans-gêne que vis-à-vis d'un Français.

Et cela, parce que les Anglais ont davantage le sentiment de leur individualité que nous.

Or donc, vingt-quatre heures ont été accordées à Tom Mann pour sortir de France.

Que c'est mesquin, nom de dieu! C'est d'autant plus idiot que l'expulsion de ce riche gas ne va pas empêcher les prolos des ports de se grouper, de se fédérer et de se familiariser avec l'idée gigantesque que mijotent les dockers anglais: la grève générale des ouvriers des ports du monde entier!

Chez les employés. — L'autre jeudi, le Syndicat des employés donnait une réunion dans la grande salle de la Bourse.

Et, bon dieu, y en a eu que pour les députés socialos! C'est eux qui ont tenu le crachoir toute la soirée.

Ainsi, entre autres, le caméléon Gabriel Deville est venu baver que, sans bouffes-galette, y avait pas mèche de rien faire.

Le type prêche pour son saint: il cherche une circonscription où il ait chance d'être élu, — il promettra et reniera tout ce qu'on voudra!

Et dire que les employés ont eu la gnolerie d'écouter tous ces raseurs, à commencer par Victor Dalle, qui rêve de faire du syndicat une agence de politiciens, — une succursale de son cabinet d'affaires, où il exploite cinq ou six employés — ce qui ne l'empêche pas de se proclamer employé!

Le copain Frost a voulu prendre la parole,

mais ça ne faisait pas la balle des politicards, ils lui ont coupé la chique, malgré les protestations de l'assemblée.

Quand donc les employés comprendront-ils que s'ils veulent faire quelque chose de sérieux, il leur faut d'abord foutre à la porte tous les politicards et les ambitieux!



Bougrement d'eau a coulé sous les ponts depuis que les républicains français, pour détourner les prolos de la Sociale, bouffaient du calotin à chaque repas et faisaient un battage des cinq cents diables avec l'anticléricalisme.

Oui, foutre, nous sommes loin de l'apostrophe de Gambetta à Romans: « Le cléricisme, voilà l'ennemi! » de la laïcisation à outrance, de l'article 7, du simulacre d'expulsion des jésuites qui, chassés par la porte, reentraient subito par la fenêtre, et de toutes les autres couillonnades gambettistes et ferrystes.

Aujourd'hui, ces beaux merles, curés et républicains à la flan, sont cul et chemise. La républicanaille qui a pris du ventre à exploiter jusqu'à la gauche le populo, et lui voyant — par ci par là — des velléités de rouspétance s'est rapapillotée avec les sacs à charbon qui, aucun bon bougre ne l'ignore, sont les maîtres abrutisseurs.

Adieu, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la suppression du budget des cultes, le renvoi du goncé du pape..., et autres faramineuses calembredaines dont, à chaque session, nous rasaient les andouillards de radicaux.

L'esprit nouveau — qui est l'esprit du moyen-âge — règne en place de la laïcisation. Félix donne du monseigneur aux évêques et tout franc-maçon qu'il est va à la messe, un cierge dans les pattes, pour foutre un galurin sur la caboche à des jean-foutre promus cardinaux.

En revanche, les curés adhèrent à la république — une propre république, nom de dieu, — qu'ils se proposent d'étrangler avant qu'il soit longtemps.

Depuis l'époque dont je viens de jaspiner, il existe un sacré bout de loi qui fut, je crois, proposé par le croquemort Brisson, l'honnête-homme légendaire, qui a sauvé une fois les non moins honnêtes chequards du Panama: cette loi établit sur les biens de main-morte des congrégations le droit d'accroissement.

Ces propriétés énormes que moines et nonnains ont raffé depuis la Révolution par toutes sortes de gredineries, échappaient en effet aux mutations qui sont l'habituel train-train des propriétés privées transmises par voie d'héritage, — pas d'aliénation! De sorte que l'Etat qui, dans les propriétés ordinaires, récupère dans un laps de temps assez court la valeur des terres, se brossait le ventre et ne voyait jamais la couleur de l'argent de la frocaille.

Un biais fut trouvé, le droit d'accroissement, mais cette trouvaille ne fut pas du goût de la gent monacale; elle envoya rebondir la gouvernance et ses lois dans les grandes largesurs et avec la plus grande unanimité.

Qu'un bon fieu se donne pareil droit et les jean-fesses ne se creuseront pas la caboche. vingt-quatre heures pour accoucher d'une solution:

Allons, huissiers, vite en campagne,
Qu'ils casquent où nous saisissons
Et que le succès accompagne
Vos exploits et expéditions!

Les Nivernais l'ont vu dans un cas célèbre au temps de Badingue: la saisie de la vache du brave républicain Gambon.

Et, depuis, sous la République de crotte qui a succédé au culbuté de Sedan et qui n'est fichre pas celle que Gambon se décarcassait pour établir, ça se voit journallement, — malgré que les journaloux ne fassent pas tant de flafas.

Et la gouvernance va vite en besogne, la garce! Elle a des façons particulières, elle ne prend pas la peine de traîner les pauvres diables devant ses jageurs: c'est d'autor qu'elle commande le chicanours.

Mais, avec les cagoules, les robes de bures, les déchaussés et les ceinturés de cordes, c'est une autre antienne, viédaze. Elle prend des mitaines, cré pétard, et un luxe de précautions à n'en plus finir.

Ça n'y fait pas; moines, moinillons, moi-

(1) Ce qui est compréhensible, il était français!

neaux de toutes espèces, béguines, nonnes et nonnains disent « zut! » au percepteur avec un ensemble touchant.

Et le percepteur attend des ordres... quant aux gouvernants, ils parlementent avec les évêques, le pape, le diable et son train!

Et la terre tourne toujours et la frocaille garde ses monacos!

—0—

Du temps où la grande planche à pain Ribotte présidait le conseil des bourriques ministérielles, il accoucha entre autres ribottades d'une garce de proposition de loi, votée par les mecs de l'Aquarium et les vieux culs de la Triperie sénatoriale. Cette garce de loi faisait cadeau aux frocards de partie de leurs arrières et leur donnait pour l'avenir la facilité de s'abonner pour la somme qu'ils voudraient.

C'était une belle planche de salut que leur tendait là le Ribotte, mais va te faire foutre, pas plus un peu que beaucoup les types ne veulent rien abouler.

Et la plupart des congrégations n'ont pas craché un radis depuis des dizaines d'années.

La gouvernance laisse faire!

De temps en temps, pourtant, elle fait mine de traquer quelques ramassis de ces feignasses. Ainsi, à Périgueux, il paraît qu'on s'en prend aux Ursulines.

Ces porteuses de cornettes, de scapulaires et de rosaires doivent, pour l'exercice courant et les arrières, la somme totale de 15.806 francs.

La gouvernance vient de constituer avoué et par ministère d'un chicanous nommé Lachaud elle donne commandement à ces poufasses de nonnes d'avoir à cracher illico ladite somme.

Au commandement de l'huissier, ces cuisales et bénits ont riposté qu'en fait de commandements elles ne connaissent que ceux du décalogue et de l'Eglise et que pour ce qui est de la galette les birbes peuvent se fouiller.

Elles sont prêtes à subir tous les martyres, même celui d'être dépucelées par tous les chicanous du Périgord plus tôt que de se fendre d'un rotin.

Or ça, le chicanous s'en est retourné bredouille!

—0—

L'imbécile quotidien où je pige ces tuyaux ajoute en guise de conclusion :

« Heureusement, il ne prend pas fantaisie à tous les contribuables d'imiter nos dames Ursulines, autrement la perception des impôts ne serait pas précisément une opération bien facile ».

Comme tu le dis, cré barbouillé leur de papier : ça ne serait pas commode et... heureusement pour les pantouflards de ta trempa, on n'en est pas encore là!

Mais, il faut y venir, bon dieu! La grève des impôts est le complément logique et indispensable de la grève électorale.

Après avoir dit « zut! » à la gouvernance, il faut lui couper les vivres et planter le drapeau noir sur la marmite.

Abstention soit, les camaros, abstention de la votellerie qui ne mène à rien et est l'inaction pure.

Mais, pas abstention de la vie publique, — où il y a tant à faire et se patiner.

La grève des impôts doit être préconisée et pratiquée en attendant le grand branle-bas où la Société sera fichu cul par dessus tête et l'Etat en marmelade.

C'est ça qui détraquerait salement la machine gouvernementale si le pognon n'affluait plus dans les caisses des percepteurs.

—0—

Les gas du midi en ont bien jabotté lors du plus fort de la mévente de leur piccolo, en 1891, — ils ont bien menacé de laisser en souffrance la note du percepteur, mais rien que menacé, foutre de foutre!

Les petits boutiquiers de Paris qui souffrent tant de la concurrence des gros bazars étaient bien lancés dans cette voie vers la même époque quand deux trous du cul du socialisme à la manque, Goblet et Viviani, firent des pieds et des pattes pour leur arracher cette idée de la caboche.

Pour lors, c'est à nous, les anarchos, de populariser ce moyen de lutte, il y a du bon, bougrement du bon, surtout dans notre propagande dans la campluche. Qu'on s'y attèle dard et les jean-foutre guesdistes et autres socialistes à la manque et radigaleux ne réussiront pas toujours à l'enrayer.

Pour une fois, suivons l'exemple des Ursulines et autre clique de cagots.

Le père Bar'bassou.

Quand le Bâtiment va!...

« Quand le bâtiment va, tout va! » dit le proverbe.

Nom de dieu, si le proverbe est vrai, les choses sont en bonne voie.

A Lyon, comme je l'ai raconté aux copains la semaine dernière, dix mille maçons sont en grève. Et foutre, dans le tas des bons bougres, y en a quelques uns qui n'y vont pas avec le dos de la truëlle.

L'autre jour, à Montplaisir, comme quelques trous du cul continuaient à travailler, une floppée de grévistes leur ont fait observer que ce n'était pas chouette.

Puis, au lieu de taper dans le nez aux faux-frères, — ce qui n'est pas un argument, — les bougres se sont bornés à culbuter le mur que construisaient les non grévistes.

—0—

A Nice, même tabac : les maçons viennent de se fiche en grève, ainsi que dans les patelins environnants.

Et foutre, on dirait que c'est la saison qui veut ça : en Autriche, à Gernowitz, tous les prolos du bâtiment ont plaqué le turbin. Y a déjà eu des tamponnages avec la police et l'armée.

A Liegnitz, en Allemagne, c'est le même blot : grève de maçons sur toute la ligne.

Tonnerre de Brest, le proverbe se vérifierait-il : Il ne serait que temps que tout aille, — puisque le bâtiment va!



Grand chômage!

Saint-Nazaire. — Félixque a porté la guigne au patelin : depuis sa balade, c'est un désastre! Y a une foultitude de prolos sans travail.

Le conseil cipal a gaspillé des chiées de galette pour élever des arcs de triomphe, pour faire des fêtes et gueuletonner entre jean-foutre.

Par contre, pour ce qui est de foutre un quignon de pain aux sans-turbin, y a pas un radis dans la caisse municipale.

Les malheureux vont-ils supporter la dèche sans y trouver un cheveu?

(ça, c'est à voir!

Il est certain que, plus on va, moins le populo coupe dans le boniment des chrétiens : on sait que ce n'est pas Dieu qui a réparti les richesses, donnant tout aux uns et rien aux autres, — pour la simple raison que Dieu est une blague!

On sait que, s'il y a des riches et des pauvres par le monde, c'est parce que les riches sont des sales charognes aux pattes crochues et les pauvres, des bons fioux, gobeurs comme la lune, qui se laissent plumer à gogo.

Et l'on en vient à se dire que, pour changer, il suffit d'avoir du poil au ventre!

Les farceurs politiques

La Tour-du-Pin. — Il y a quelques semaines, le fidèle copain des panamistes, l'ex-ministre Dubost, célèbre par son intervention en faveur de Cornélius Herz, à l'Aquarium, a jugé prudent de changer de fromage.

Il s'est fourré à la Triperie sénatoriale : là, ce forban pourra digérer en paix et roupiller à son aise.

Et le Dubost fait le faraud!

Qui se souvient d'avoir vu le type, mal chaussé, mal vêtu, presque le cul à l'air?

C'était au temps où Gambetta avait grande vogue et autour de son ventre se groupaient tous les affamés d'assiette au beurre et les uemandeurs de bureaux de tabac.

Le Dubost fut du nombre et, ayant avachi le patelin, il s'est cru le maître : « Je leur ferai nommer un chien coiffé! » disait-il, méprisant, en parlant des votards!

Il s'est un peu fourré le doigt dans l'œil : son chien coiffé n'a pas été élu dernièrement. Les votards se sont contentés de changer de maître!

C'est peu, trop peu, nom d'un pet!

Remplacer un opportunard par un radigaleux, là belle foutaise.

Les bons bougres eussent été mieux avisés en envoyant à l'Aquarium des pommes cuites, — et rien autre!

Leur cochonne de victoire, les radicaux l'ont célébrée par un gneuleton où on a parlé de tout, excepté de la mistouffe qui écrase le populo.

Le nouveau bouffe-galette, Rajon, a raconté ses pistonnages près du ministre pour faire réviser le traité franco-suisse, — et personne n'a parlé d'une révision bougrement plus galbeuse : la révision des richards et des jean-foutre de la haute.

Pauvre électeurs! On vous parle d'ouvertures, de débouchés en Tunisie, au Tonkin, à Madagascar, et vous êtes assez bouchés pour couper dans ce pont. Les débouchés, faut les trouver chez nous : il faut boucher la gueule de ceux qui ont faim avec des pains de quatre livres et des biftecks.

Quant aux mics-macs capitalistes, c'est de la poudre aux yeux : à l'impôt sur les céréales les Américains ont répondu par l'impôt sur les soies ; avec la Suisse, on protège les bois et on condamne les soies.

Fourrons-nous dans le citron que dans l'état actuel, tant que les capitalistes pourront accaparer le produit de notre travail, on sera dans la dèche jusqu'au cou et, au lieu d'accorder notre confiance aux politicards, ne tablons que sur notre nerf pour améliorer notre sort.

Mics-macs autoritaires

Romans. — Dès que l'autorité fourre son sale blair quelque part, on est certains que c'est pour faire des mistouffes au pauvre monde.

C'est encore arrivé à Romans, ces derniers temps : le marché se trouvant trop petit, la municipalité en a agencé un nouveau et — de sa propre autorité, sans consulter personne, — elle y a transporté une kyrielle de petits marchands.

Toutrellement, ce nouveau marché n'étant pas achalandé, les pauvres bougres qui s'y trouvent fourrés essuient les plâtres et bouffent des briques.

Et dam, ils rognent et jaloussent les bidards qui sont restés au vieux marché.

Si la garce de société actuelle ne pivotait pas sur le maudit distinguo du tien et du mien, on n'assisterait pas à des zizanies semblables : les bons bougres qui se seraient chargés d'approvisionner le populo ne se faisant pas concurrence, ne se jalousseraient en rien.

Malheureusement, on n'en est pas là!

Mais même, étant donné la situation actuelle, si l'autorité du conseil cipal ne s'était pas imposée aux revendeurs les pauvres gas seraient arrivés à s'entendre : ils se seraient réunis, et auraient décidé entre eux, pour tâcher de trouver un joint.

Y a tant de moyens, quand on veut bien!

Et foutre, n'y aurait-il même eu que la ressource de tirer à la courte paille ceux qui seraient allés au nouveau marché que ça aurait encore été préférable à l'intervention municipale.

Fin d'un politicard

Givors. — Le maire du patelin, monsieur Mercier, républicain sincère, anti-clérical enragé, a cassé sa pipe.

En bon politicard, habileur et menteur, il a fait venir la prêtraille et c'est à grand tralala raticionnesque qu'il a tourné de l'œil et a été enterré.

Le conseil cipal, renaudant de pareille pleutrie, avait eu le nez de décider qu'il n'assisterait pas à l'enterrement.

Ça, c'était bien! Mais, va te faire foutre, autant en a emporté le vent : les radicaillons de la Volière se sont déjugés et sont allés à l'enterrement.

Un tel fourbi est une mesquinerie : quand on casse sa pipe, on est souvent sans jugeotte et irresponsable de ce qui arrive.

C'est vrai! Mais pourtant, nom de dieu, quand on est monsieur le maire et qu'on voudrait couper les curés en deux, — pour qu'il y en ait davantage! — on devrait prendre ses précautions d'avance pour éviter une telle fin.

Sinon, on se dévoile un simple politicard qui a adopté telle opinion, — plutôt que telle autre, parce qu'il y avait davantage au bout.

Et c'est le cas, foutre!

Avis au populo à n'avoir confiance qu'en soi-même!

Héroïsme de crétiens!

Chalon-sur-Saône. — Les empapaoutés des cafardières qui, — si l'occasse s'en présentait — fonceraient sur les femmes comme dans du beurre, kif-kif leurs amis, les lapins-fleurs du

Bazar de la Charité, ne se privent pas de faire des frasques, — quand y a pas de danger!

A preuve la babillarde suivante, que m'envoie un bon feu chalonnais :

Mon vieux Peinard,

Protégés par les sbires de Montalarbre (le quart-d'œil de par chez nous) les petits vestons-courts des cercles catholiques exercent leur fureur contre nos manifestes anti-cléricaux.

On dirait, à regarder les murs, que ces résidus de calotins se sont servis de leurs griffes et de leurs crocs.

Un peu plus ils avaleraient le mur avec les affiches.

Voilà qui prouve, par dessus tout, l'excellence de nos arguments, et c'est parce qu'ils n'ont rien à répondre que des cafards abrutis laissent voir leur dépit et leur rage.

Continuez, messieurs les crétins!

FRANCIS GUILLOIN, dit *Béquillard*,
39, rue Saint-Georges,
(Chalon-s./ Saone).

L'ÉCOLE LIBERTAIRE

L'enseignement est tout entier aux mains de l'État, de la bourgeoisie et du clergé : il n'y a pas d'enseignement libre.

On veut nous faire accroire que nos enfants sont instruits pour rien : et on nous extorque des millions, moyennant quoi, on leur fourre dans la tête toutes sortes d'absurdités : on leur apprend à être de bons prolos bien patients et de bons soldats bien dociles.

C'est pour réagir contre cette intolérable tyrannie que nous visons à fonder une *école libertaire*, où nous enseignerions à nos élèves autre chose que les louanges de la patrie, de l'État, du capital et du bon Dieu; où, de bonne heure, ils seraient formés à n'avoir que des idées justes et démontrées.

Puisque garçons et filles sont faits pour vivre ensemble plus tard, nous ne commettrions point la sottise de les séparer : notre école serait *mixte*.

Notre but étant de fabriquer des hommes ayant le sentiment de leur dignité, et non des gouvernants ni des gouvernés, notre système d'éducation et d'instruction serait aussi *rationnel* que possible, et développerait toutes les facultés du corps, du cœur et de l'esprit sans en négliger aucune : il serait *intégral*.

Si les camarades veulent nous venir en aide, — et déjà de précieux concours nous sont acquis, — nous pourrions certainement mener à bonne fin notre projet.

Pour le groupe d'action,

J. DEGALVES.

Les souscriptions sont reçues chez M. Charles-Albert, secrétaire du groupe, Imprimerie Nouvelle, rue Lafayette, 120.

Flambeaux et Bouquins

— Les allemanistes viennent de publier une brochure qui est un éreintement des députés socialistes. Sous le titre : *La Vérité sur l'Union socialiste* (1) ont été recueillis les votes de ces merles-là.

Et c'est une salade!

La lecture en est excellente pour les gobeurs qui veulent encore des députés; il y verront que si les "élus" de l'*Union socialiste*, devant le peuple, font parade de leurs "principes" une fois à l'Aquarium, trouvant ce bagage trop encombrant, ils les déposent à la Buvette.

Chacun vote à sa façon, l'un pour, l'autre contre, — et tout ça c'est du socialisme.

Zut alors!

A noter entre autres que le 2 février de cette année le Deville, Mahomet-Guesde, Jaurès, Millerand, etc., ont voté pour qu'il soit interdit aux cultivateurs, fabricants et raffineurs, d'employer des ouvriers étrangers.

Quels cochons d'internationalistes!

— Le *Musée Social* vient de publier deux de ses intéressantes circulaires : l'une sur la dernière Grève des employés de chemins de fer suisses, l'autre sur l'*Industrie dans la Russie centrale*.

— John Grand-Carteret a réuni en un bouquin (édité par H. May, 9, rue Saint-Benoît) les images publiées ces derniers temps, dans

(1) Chez Allemane, 51, rue Saint-Sauveur, l'exemplaire, 15 centimes.

les divers journaux d'Europe, à propos des affaires d'Orient. Il suffit de feuilleter *La Crète devant l'image* pour se convaincre que partout, en plus ou moins, les gouvernements sont éreintés et que les sympathies populaires vont aux Grecs.

— Malgré que l'Espagne devienne une abominable capucinière, à la Corona, à défaut de journal paraissent de galbeuses brochures.

Les deux dernières sont des *Páginas de historia socialista* par Tcherkesoff et *Primeros de Maño* par Pedro Gori.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchamps.

Samedi, réunion.

Présenter sa lettre d'invitation à l'entrée.

Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du Père Peinard; chez Lille, rue Burq.

— Samedi 22 mai 1897, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Commerce, 94, faub. du Temple, Conférence publique et contradictoire par Henri Dhorr.

Sujet traité : LA Révolution est-elle nécessaire?

La discussion est largement ouverte à tous. Les candidats et les élus, les souteneurs de la Morale, de la Religion et de la Charité, les auteurs et les défenseurs des projets de réformes ouvrières, tous ceux qui se croient ou se disent en possession d'un moyen quelconque « d'atténuer » la misère ou de restreindre le chômage, sont spécialement invités à faire valoir leurs idées ou leurs arguments.

Henri Dhorr démontrera d'une façon irréfutable qu'il n'existe qu'un moyen, un seul, d'améliorer le sort de la classe ouvrière.

Entrée : 0 fr. 50.

— Vendredi 21 mai, salle Pirot, 39, avenue d'Eylau, rond-point de Longchamps, Passy, meeting public et contradictoire à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : 1° les coopératives et le socialisme chrétien; 2° le clergé, ses crimes.

Prendront la parole : Tortelier, Marestan, Murmain, Buteaux, Prost et Létrillart.

Entrée : 0 fr. 25.

— Samedi 29 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Commerce, 94, faubourg du Temple, grand meeting public de protestation.

Ordre du jour : la Semaine sanglante.

Orateurs : Ernest Girault, Tortelier, Brunet, Raubineau, Buteaux, Francis Prost, Régis, Abriolle, Mary Huchet, etc., etc.

Entrée : 0 fr. 30, pour les frais.

— Les *Libertaires des XIX^e et XX^e arrondissements* se réunissent tous les jeudis et samedis, à 8 h. 1/2 du soir, 18, rue Julien-Lacroix, salle du Petit restaurant.

Saint-Ouen. — Salle Baumann, 72, rue des Rozières, samedi 22 mai, à 8 h. 1/2 du soir.

Grand meeting public et contradictoire, contre le clergé et ses crimes.

Les coopératives et le socialisme chrétien.

Sont invités à prendre la parole : Tortelier, Marestan, Murmain, Buteaux, Prost, Brunet, Létrillart, Mary Huchet et Eliska.

Entrée : 0 fr. 25.

Gennevilliers. — Samedi 22 mai, à 9 heures du soir, causerie par Raubineau sur le capital et la propriété.

Puteaux. — Salle Paulus, 73, rue de Paris, samedi 22 mai, à 8 h. 1/2 du soir, conférence publique.

Ordre du jour : la charité aristocratique et la solidarité révolutionnaire.

Orateurs : Jean Marestan, Brunet.

Entrée : 0 fr. 25 pour les frais.

— Les compagnons de Puteaux organisent pour le dimanche 6 juin une balade champêtre pour aller à Nanterre, il y aura une courte causerie par Prost sur les retraites ouvrières et la maison de Nanterre, chants, récits, sauterie en plein air.

Rendez-vous à 1 heure chez Masselin, marchand de vin, 141, rue de Neuilly, à Suresne.

Les copains de Paris sont invités.

Nouzon. — Les libertaires de Nouzon, dimanche 23 mai, à 7 heures du soir, chez Michel, 59, rue de Chanzy, causerie par un camarade de passage.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les culotter.

Saint-Etienne. — Tous les libertaires de Saint-Etienne sont invités à assister à la sortie champêtre qui aura lieu le dimanche 6 juin.

Rendez-vous à 2 heures de l'après-midi, au sommet de la côte Tivolière.

Une causerie sera faite sur le mouvement social.

Rouen. — Les copains se réunissent à la brasserie de l'Union nationale, place de l'Hôtel-de-Ville.

— Samedi 22 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle de la Liberté, 21, rue de la Vignette, conférence publique et contradictoire.

Lille. — Samedi 22 mai, à 8 h. 1/2 du soir, salle de la Liberté, 21, rue de la Vignette, conférence publique et contradictoire.

Roubaix. — Dimanche 23 mai, brasserie libertaire, 18, rue de Mouvaux, grande conférence.

Les camarades qui pourraient disposer de volumes ou brochures sont priés de les envoyer à la brasserie libertaire. Ces volumes serviraient à l'organisation d'une bibliothèque anarchiste.

Romans. — Les camarades de Romans, du bourg de Péage et des environs sont invités à assister dimanche, à 8 h. 1/2 du soir, au café Moderne, anciennement Ginet, rue St-Nicolas.

Sujet traité : fondation d'un groupe et d'une bibliothèque.

Tous ceux qui ont à cœur l'extension de la propagande et qui voudraient coopérer, dans une part si minime soit-elle à cette nouvelle et indispensable orientation, viennent au rendez-vous.

Il est urgent d'être indépendants de tout, pour éviter les désagréments de ces jours derniers, c'est pourquoi la réunion ci-dessus est d'une grande importance.

Jonzac. — Dans une réunion du 8 mai les copains de Jonzac et de la campuche ont décidé que désormais sous le titre de *la Libre entente* ils poursuivraient dans la région la diffusion des idées libertaires au moyen de brochures, affiches, journaux, réunions publiques.

Pontoise. — Les *Libertaires* sont priés de se réunir le samedi 21 avril, à 8 h. 1/2, chez Aubossu, 25, place Notre-Dame.

On discutera : Socialisme et Anarchie.

Les socialistes et contradicteurs sont invités.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 138, cours de la République. Causerie par un camarade; chants et poésies.

Tous les dimanches, balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 2 h. 1/2.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent le mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

Petite Poste

M. Constantine. — S. Roubaix. — P. Lille. — L. Brest. — D. Neuville. — V. Cinémat. — (L. M. Seraing et G. Condé par Lib.) — B. Givors. — D. Bollène. — D. F. Larbresle. — Mme D. Montluçon. — A. Niort. — B. Liancourt (2). — M. Oyonnax. — R. Nouzon. — A. G. Charleroi. — B. St-Louis-du-Rhône. — B. Reims. — V. Nîmes. — D. Lyon. — P. St-Etienne. — R. Toulouse. — F. Amiens. — L. St-Quentin. — T. Haudrey. — P. Romans. — T. Armentières. — V. Couilly. — G. Tarare. — H. St-Nazaire. — P. Puteaux. — Reçu règlements, merci.

— L. V. Saint-Quentin : Je ne t'ai envoyé personne.

— Le camarade Galhauban désire entrer en relations avec Passet de Villars, près St-Etienne, ou avec tout autre camarade de la même localité. Lui écrire, ou venir le trouver chez Mme Garnier, logeuse au Puits-de-la-Loire, St-Etienne (Loire).

— G. : Le prix d'un colis postal, en gare, pour trois kilos, 0 60; pour cinq kilos, 0 80. Le surplus à ta convenance.

D. Villefranche-sur-Saône : Oui, j'ai vu l'erreur, excuse!

B., Puteaux : Ça va bien ainsi, merci.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PÈRE PEINARD : Un anonyme, 1 fr. — St-Etienne : un ami de Ravachol, 0,50; Pot à colle, 0,30; un mandoliniste, 0,50; un anti-cléric, 0,50; un enfant du Père Peinard, 0,50; 4 lecteurs du Père Peinard, 1,80; à bas les curés, 0,25; un libertaire, 0,50; Faur, 0,50. Total 5,35. — Duracuire, 3 fr.

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce, Biribi, l'affiche prise aux bureaux du Père Peinard, 1 fr. 25; par colis postal 2 fr. — Il n'y a plus que quelques exemplaires.

En vente aussi l'affiche, format colombier, du Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25; par poste 1 fr. 50; par colis postal 2 fr.

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



Projet de monument à Foutriquet